

Néandertal, de David Geselson : du coq à l'âme

Publié le 08 juillet 2023



Néandertal, de David Geselson, au Festival d'Avignon, le 5 juillet 2023. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Présentée au festival d'Avignon, la pièce virevolte à travers les défis scientifiques sans jamais nous égarer. Virtuose.

À l'entrée du théâtre Vedène, le metteur en scène et acteur David Geselson accueille avec la comédienne Laure Mathis les quatre cents spectateurs en offrant à chacun et chacune une petite pierre noire, brillante et mystérieuse, qu'il ne s'agit pas d'égarer et qu'on garde après la représentation. C'est «un reste de météorite» tombé il y a quelques mois, si l'on en croit les deux scientifiques qu'ils incarnent durant *Néandertal*, lorsqu'ils nous invitent à tenir dans la main le caillou. Pas de crainte à avoir : ce quatrième spectacle écrit et mis en scène par David Geselson après *En route-Kaddish*, la merveille *Doreen* et le *Silence et la Peur*, n'est pas une œuvre participative, du genre de celles où le public est appelé à chanter, danser, hocher la tête ou faire la roue. En revanche, la petite pierre a bien la valeur d'un pacte muet, que chacun est libre d'inventer et d'énoncer à sa guise. Elle nous déplace légèrement et sans injonction, nous conduit au cœur de la représentation, tout comme les spectateurs de *Doreen* étaient eux aussi accueillis et invités à boire un verre sur le plateau, dans le décor même du salon du philosophe André Gorz et de sa compagne Dorine. Ici, la petite pierre incite à une écoute active et à ne rien perdre des multiples résonances dans ce spectacle dense, foisonnant, saga intimiste aux péripéties internationales où se déploient une demi-douzaine de personnages, avec des mises en perspectives géopolitiques détonantes, u beau milieu d'une enquête drolatique et sérieuse sur la disparition de l'homme de Néandertal et de ce qu'il en reste dans l'ADN de l'Homo sapiens invasif d'aujourd'hui, inspiré par la vie et le travail du paléogénéticien suédois Svante Pääbo.

Tout débute dans un noir profond avec une femme (Laure Mathis) qui parle à toute vitesse, qui a peur et qui vomit quand elle a peur, et prévient donc l'homme, un collègue inconnu, de son malaise imminent, car la catastrophe de Tchernobyl vient d'avoir lieu et qu'elle estime qu'ils ne sont pas en sécurité dans cette caverne. Cela continue avec les deux mêmes scientifiques, devenus un couple sur le devant de la scène, qui nous expliquent rapidement le comment du pourquoi de leur travail de recherche en génome – et accessoirement la particularité du regard critique. David Geselson a un talent particulier pour passer du coq à l'âne sans jamais que l'absurdité des situations, l'association de ses idées, ne paraissent gratuites. Sans doute y parvient-il parce que chacun des acteurs – tous excellents – nous plonge au présent, dans des sentiments et obsessions partagées : ainsi cette mère, scientifique en mission dans un pays étranger, atteinte d'une maladie dégénérative qui enregistre des monologues pour sa fille avant que sa mémoire ne fonde définitivement. Il faut de la virtuosité pour ne jamais nous semer, tout en nous embarquant à la fois dans un laboratoire à Zagreb auprès d'une scientifique chargée d'aider les vivants à retrouver leurs défunts disparus pendant la guerre des Balkans grâce à des recherches ADN, et dans un questionnement sur l'identité juive jusqu'à l'assassinat de Yitzhak Rabin le 4 novembre 1995 par un ultranationaliste israélien. Les dialogues n'assènent jamais aucune vérité et ne prennent pas les personnages pour des porte-parole. C'est par leur vulnérabilité et malgré les impossibilités que Rosa, Lüdo, Lukas et consorts se dévoilent et partagent leurs doutes, au coeur même de leur recherche mégalo semée d'embûches, qu'un simple éternuement peut réduire à néant.